

Dossier DESCHAMPS ALEX

traité par Laetitia D

Moi, Alex, je naquis le 3 mars 1946 sous le regard émerveillé de Yves et Paulette, mes parents. J'étais un beau bébé nanti de magnifiques yeux bleus comme ceux de papa et maman et de petites mains fines. Les cheveux blonds de ma mère lui tombaient joliment sur les épaules. Mon père avec ses beaux cheveux noirs, était un homme fort. Yves était agriculteur et Paulette travaillait dans une usine, près de notre maison. Je vécus une enfance heureuse, sauf quand mon frère Yann, est né le 14 novembre 1948. Lui, était quand même moins beau que moi, je pense, avec ses yeux marron. En septembre 1949, je rentrai à l'école maternelle, content d'être enfin séparé de Yann. Ma scolarisation se passa bien. A la rentrée 1951, je suis allé à l'école primaire où je m'étais fait une copine, Yasmina. Nous restions toujours ensemble, on avait les mêmes goûts. J'aimais le basket, la télévision, les choccos à la fraise et elle aussi. J'adorais la cour de récréation de l'école, avec ses fleurs, ses jeux. Tous mes souvenirs de primaires sont rassemblés dans cette cour. Chez moi, tout se déroulait bien sauf avec mon frère, ce petit nul. Le dimanche, il y avait souvent des repas de famille avec nos grands-parents, Maurice et Madeleine. J'adorais papy et mamy, leurs visages étaient surmontés de magnifiques cheveux blancs et ils me donnaient de beaux cadeaux. Quand j'allais chez eux, pendant les vacances, c'était le bon temps. J'adorais leur maison avec les volets blancs, la petite balançoire, le beau jardin, c'était magnifique. En 1956, pour ma rentrée au collège, papa et maman m'avaient acheté un magnifique sac à dos. J'étais quand même triste car Yasmina avait dû déménager et je ne l'ai plus jamais revue. Au collège, j'avais des copains : Jacques, Christophe et Julien. En 5e, je fis la connaissance d'une superbe fille, Coralie, avec ses adorables yeux verts, mais elle ne voulait pas de moi. Je réussis cependant mes années collèges et rentrai au lycée, en 1960. J'étais devenu un jeune homme très grand avec de beaux cheveux blonds comme ceux de ma mère. Après avoir réussi mon bac S en juin 1963, je rentrai dans une grande école à Grenoble en octobre 1963. J'eus mon diplôme d'ingénieur en juillet 1969. J'allai au service militaire avec mon ami Gaston, que je m'étais fait au lycée, de septembre 1969 à août 1970. Quand je suis revenu, mon frère avait vingt-deux ans et faisait ses études à Lyon. Nos relations étaient toujours tendues. En janvier 1971, je fus employé dans une grande industrie en tant qu'ingénieur de direction. Mes parents étaient très fiers de moi mais Yann était jaloux. Mon frère ne me parlait jamais de ses petites amies. Mais il nous annonça, à mes parents et moi, qu'il allait se marier, le 6 juillet 1978, avec Morgane, une belle fille brune aux yeux noisette. Il l'avait rencontrée à Lyon. Deux ans après, le 22 janvier 1980, Jeremy, leur fils, naquit et j'en fus le parrain.

C'était un beau petit bébé, avec les mêmes yeux noisette que sa maman. Quand je le vis, je demeurai interdit devant cette beauté. En janvier 1985, je m'achetai un appartement. J'en étais très content.

Le 9 février 1985, en me levant, j'entendis un grand bruit provenant de la cuisine. J'y alai et découvris la pièce sens dessus dessous. Les assiettes

étaient cassées sur le sol, les placards démontés. J'étais cloué au sol, terrifié par cette vue dans ma maison. Je sentais quelque chose me frôler, mais je ne voyais rien. Je me dépêchai de tout ranger, car, le soir, je faisais une fête chez moi. A 9h, j'allai vite au travail en ne parlant de cet événement à personne. Je passai une mauvaise journée car je me demandais ce que j'allais voir en rentrant chez moi. A 17h, en arrivant dans mon appartement, la « chose » était toujours là. Elle voyageait partout en faisant des bruits bizarres. Il fallait que je prépare ma salle à manger pour ma fête du soir. Je devais être très pâle en mettant les apéritifs sur la table, la « chose » me fit perdre l'équilibre et je cassai une bouteille. Mes amis allaient arriver d'une minute à l'autre. J'étais paniqué à l'idée que cette « chose » allait faire rater ma fête. Quand quelqu'un sonna à la porte, la « chose » me renversa et me fit tomber en rigolant avec sa grosse voix. J'avais une peur bleue, je tremblais des pieds à la tête. J'allai cependant ouvrir la porte à mes amis. La fête se déroula bien, tout le monde riait, s'amusait. La « chose » ne se fit pas sentir. Mais, vers minuit, quand il ne restait plus que Gaston, j'entendis un cri dans la salle à manger. Gaston était allongé sur le sol avec du sang sur la poitrine. La « chose » l'avait tué et maintenant elle rigolait de sa grosse voix.

Je n'en pouvais plus, je voulais hurler mais les voisins allaient se demander ce qui se passait. J'enroulai Gaston dans un drap blanc, en pleurant. J'avais peur de téléphoner à la police, ils allaient sûrement me prendre pour un fou. Je passai une nuit affreuse en entendant la voix de la « chose ».

Le matin, je téléphonai à mon frère Yann, et lui demandai de me rejoindre au café sur la place devant mon immeuble. Il arriva avec cinq minutes de retard mais cela ne faisait rien.

– « Salut, c'est affreux » déclarai -je.

Et je lui racontai toute l'histoire depuis le matin du 9 février. Yann se moqua de moi en me disant que c'était impossible qu'une sorte de « chose » invisible vive dans mon appartement.

– « Écoute, j'ai bien réfléchi et j'ai décidé de tendre un piège à cette « chose », dans ma cave, protestai -je. J'ai lu un livre qui parlait de ces « choses » invisibles et il paraît que ces « choses » n'aiment pas la poussière. Je vais la combattre et ainsi je serai débarrassé de cette « chose » immonde et j'aurai tué l'assassin de Gas...

– Non, coupa Yann, tu vas te faire tuer, si cette « chose » existe vraiment comme tu le dis, ce que je ne crois pas, elle est plus forte que toi et elle va te tuer.

– Je suis décidé, je vais le faire, conclus -je.

Et je partis en direction de mon appartement : la « chose » y était. Je descendis à la cave, bien décidé à la tuer. La « chose » me suivit. Quand je fermai la porte, elle comprit aussitôt qu'elle était tombée dans un piège. Je pris de la poussière et lui jetai dessus. Mais la « chose » ne se laissait pas faire. Elle me fit mal à la jambe. J'étais blanc comme neige et ma jambe était pleine de sang.

La « chose » riait encore, comme d'habitude, mais cette fois, j'étais dans une situation encore plus désagréable.

Ma jambe saignait, mon plan avait échoué car cette chose était plus féroce que je ne pensais. Je n'avais pas réussi à tuer cette « chose » qui me hantait ni à venger Gaston. La « chose » aurait pu me tuer, mais elle ne l'avait pas fait. Elle s'était échappée de la cave avec son gros rire grave. Je sortis de la cave, en me traînant par terre, et me dirigeai dans mon appartement. Je croisai Yann dans les escaliers. Il hurla quand il me vit et appela les pompiers. Ils m'emmenèrent à l'hôpital et mon frère m'accompagna dans le camion.

Ce camion était petit, avec beaucoup de matériel. Il y avait deux pompiers à l'intérieur qui s'occupaient de moi et un chauffeur. A l'hôpital, ils ne me croyaient pas non plus. Les infirmières me disaient que cette chose n'existait pas. Un jour, le 12 mai 1985, ma jambe fut guérie. Ce même jour, je vis arriver des médecins, mes parents et mon frère, dans ma chambre. Ils m'annoncèrent que j'allais dans un asile psychiatrique. Je hurlai, mais des hommes me sanglèrent sur mon lit et m'emmenèrent dans un camion du SAMU. L'asile où j'allais était très grand. Il avait des murs tout noirs avec des barreaux aux fenêtres. Dans les chambres, trônaient un lit tout petit et un placard. Une chaise toute cassée était dans un coin de cette chambre toute délabrée. Je pleurais sur mon lit quand un homme entra dans ma chambre. Il s'appelait David. Il était brun, les yeux marron, assez grand et il avait une voix aiguë. Je lui dis que je m'appelais Alex. C'est David qui m'expliqua le fonctionnement de cet hôpital car le personnel ne faisait rien pour les internés. Ils apportaient juste les repas et ouvraient les portes pour les visites.

Au début de mon internement, mes parents et mon frère venaient souvent me voir, mais, petit à petit, ils ne vinrent plus. Pendant les heures de sortie, je retrouvais David. On était devenu amis. Un jour, il me demanda pourquoi j'étais ici. Je lui racontai toute mon histoire, quand j'avais trouvé mon appartement sens dessus dessous jusqu'à l'affrontement dans la cave.

David n'en revenait pas. Depuis le jour où je lui avais raconté mon histoire, nous étions encore plus proches. Je commençais même à reprendre goût à la vie, quand un jour, j'appris que David était mort.

Aujourd'hui, je suis désespéré, ma vie n'a plus de sens. J'ai perdu mes deux meilleurs amis, Gaston et David. Ma famille ne vient plus me voir. Je reste seul dans ma chambre, je ne me nourris presque plus. Des jours, la chose vient encore me hanter et même un jour, elle m'a renversé puis a ri de sa grosse voix grave. Je n'en peux plus.

CLINIQUE PSYCHIATRIQUE DES MARGUERITES
350, allée des arbres
69500 Bron

M. Deschamps Jérémy
25, chemin du Stade
69500 Bron

A Bron, le 21 mai 2002

Objet : avis de décès

Cher monsieur Deschamps,

Bonjour, je suis Pierre Roche, le directeur de la clinique psychiatrique des Marguerites. J'ai le regret de vous informer du décès d'Alex Deschamps, votre oncle. Suite à sa folie, il avait été interné dans ma clinique. Le docteur de ma clinique, M. Alain Rouge, m'a communiqué les tests qu'il avait faits avec votre oncle.

Il était paranoïaque. Il avait cette folie même dans notre clinique. Bien sûr, c'était le fruit de son imagination, mais il n'arrivait pas à s'en débarrasser. Depuis quelques semaines, il était devenu maigre. Ses yeux ne s'ouvraient presque plus, il avait perdu le goût de la vie. Je crois qu'il l'a perdu à cause de la mort d'un de ses camarades de chambre.

Le docteur m'a toujours dit qu'il aimait bien M.Deschamps, que c'était un homme très gentil. Quand il l'a trouvé mort dans sa chambre, il était très triste. Il l'a vu allongé, les yeux ouverts, les mains crispées sur une lettre. C'était son testament où il disait que vous étiez le seul membre de sa famille qui comptait encore pour lui. Il voulait vous donner le manuscrit, qu'il a écrit pendant ses rares moments de lucidité, pour que vous soyez mis au courant de ce qui lui est arrivé. Donc je joins à cette lettre le manuscrit.

Je vous prie d'agréer, monsieur, mes sincères condoléances ainsi que celles de tout le personnel de ma clinique.

Le directeur de la clinique
des Marguerites

Dossier DUVAL Alfred

traité par Damien T

Je suis né le 3 mars 1946 à Pont-de-beauvoisin en Isère, je m'appelle Alfred Duval. A ma naissance, je mesurais 55 cm, je n'avais pas beaucoup de cheveux mais les quelques que je possédais étaient aussi noirs que les plumes d'un corbeau. J'avais des yeux verts. Et puis j'ai grandi. Le 14 novembre 1948, mon frère Pierre est né, avec ses yeux marron et de longs cheveux blonds semblables à des brins de paille. J'avais 2 ans, j'étais très content, j'allais enfin avoir quelqu'un avec qui m'amuser. En septembre 1949, je suis allé à l'école pour la première fois. J'étais à l'école maternelle de mon village. J'avais peur, je ne savais pas pourquoi, mais j'avais ressenti une angoisse terrible le matin quand ma mère m'avait levé à 7H30. J'étais plutôt du genre lève-tard. Mon école maternelle se déroula sans encombre. J'étais débrouillard. En septembre 1951, je me revois, je suis à l'école primaire du village voisin car j'avais déménagé peu auparavant. J'ai dû me faire d'autres copains. mon frère était à la même école que moi, on se voyait peu : chacun restait de son côté, avec ses propres copains. Quand je suis rentré au collège ç'a été dur mais je m'en suis bien sorti. J'avais une assez bonne moyenne. J'ai donc pu rentrer au lycée, sans problème. Je voulais devenir ingénieur en mécanique car j'aimais bien les belles voitures. En juin 1963, j'ai passé et réussi mon bac, ma mère était très contente. Puis en octobre de cette même année, je suis rentré dans une grande école de mécanique à Lyon. En juillet 1969, j'avais à 23 ans mon diplôme d'ingénieur en poche. De septembre 1969 jusqu'en août 1970, j'ai dû faire mon service militaire à Clermont-Ferrand. J'y ai appris beaucoup de choses concernant la mécanique. En janvier 1971, j'ai trouvé un emploi à Paris chez un grand constructeur de voitures. C'était loin de chez moi, mais je voulais absolument y aller. Le 6 juillet 1978 mon frère se maria, je dus donc retourner dans ma région. J'étais très content. Pierre portait un joli costume beige et son épouse une magnifique robe blanche. 2 jours après le mariage je suis retourné à Paris. J'étais très content de la place d'ingénieur en mécanique que j'avais. Le 22 janvier 1980, mon neveu est né. Il s'appelle Maxime. Il avait les yeux bleus comme le ciel et les cheveux roux.

Le 9 février 1985 au soir, alors que le tonnerre faisait rage dehors, dans mon petit appartement à Paris, j'avais invité des copains. Après avoir mangé, je leur demandai de rester dormir chez moi, mais ils refusèrent, ne voulant pas me déranger. Ils s'en allèrent. Je fis la vaisselle et allai fermer la fenêtre de ma chambre. En mettant mon pyjama, je remarquai que la photo de famille prise en vacances, accrochée au mur, penchait. J'allai la remettre daplomb quand ma mère sur la photo, me parla et me dit que j'avais oublié d'éteindre la lumière de la cuisine. Je demeurai interdit pendant 5 bonnes minutes devant la photo, les yeux écarquillés, j'étais paniqué. De nombreuses questions défilèrent dans ma tête : comment une photo peut-elle parler ! Était-ce un phénomène de mon imagination ! ...Mon teint d'habitude mat devint blême. Mon corps entier était pétrifié, paralysé par l'événement : je tremblais de tous mes membres ! La respiration haletante, j'ai vérifié que la lumière était bien éteinte. Mais en arrivant

dans le couloir, je vis la cuisine éclairée. J'étais frappé de stupeur. La photo de mon frère, posée sur la table, m'annonça d'une voix grave que la fenêtre de ma chambre était ouverte. J'éteignis en vitesse la lumière et me précipitai dans ma chambre à coucher pour finalement constater que ma fenêtre était fermée. J'avais honte de m'être laissé avoir par mon frère Basile. J'allais aller me coucher, toujours épouvanté par ce qui venait de se passer, quand mon frère, encore lui, sur la photo de famille à côté de la grande armoire, me dit que la télévision était allumée. Ne voulant pas, une nouvelle fois, me faire avoir, je me couchai sans croire à ce que venait de me dire la photo. Je dormis mal, ma respiration était toujours bloquée. Le lendemain, quand je me réveillai, je fixai la photo. Elle ne parla pas et était redevenue comme avant. Je me dis que j'avais dû trop boire la veille avec mes copains. Mais en allant dans le salon, je découvris que la télévision était bel et bien allumée.

Je décidai d'agir car « le fantôme des photos » pouvait revenir. Je décidai de raconter l'histoire à mon frère et de lui demander de l'aide. Je suppliai mon patron de me donner une semaine de vacances en lui disant que j'avais de graves ennuis. Il accepta sans trop sourciller, à ma grande surprise. Je repartis en Isère. Arrivé au domicile de mon frère, je demandai à sa compagne de voir Basile seul. Elle accepta et nous rentrâmes, moi et mon frère, dans une petite pièce vide avec seulement deux petites chaises et une table basse en bois. Je m'installai et racontai mon histoire avec tous les détails. Basile était épouvanté, angoissé. Il me posa beaucoup de questions. Je lui annonçai enfin la manière dont je voulais agir. J'affirmai vouloir brûler toutes les photos lorsque le fantôme reparaitrait. Cela ne le tuerait peut-être pas, mais ça l'empêcherait de se manifester chez moi. Je ne voyais d'autres solutions. Mon frère voulut me persuader de renoncer à ce projet. « Alfred, m'ordonna-t-il terrifié, ne fait pas ça, évite les risques d'incendies. Tu pourrais jeter ces photos à la poubelle ou encore déménager

ou ...

– Si je déménage, le fantôme pourra encore me suivre avec les photos. Si je les jette, il se retrouvera à la déchetterie..., murmurai-je d'un air songeur, non, je pense que la meilleure solution, c'est de brûler ces maudites photos.

– Mais tu risques de brûler ton appartement, réfléchis un peu, me proposait-il inquiet, réfléchis.»

sur ces mots, je partis, remerciant mon frère qui me souhaita bonne chance. J'étais toujours décidé à agir selon mon plan. Je revins à Paris. Lorsque le fantôme reparut, une nuit, je brandis mon briquet en l'air et brûlai toutes les photos à la suite. J'avais fini, triomphant, n'entendant plus le fantôme quand d'un coup un souffle sortit d'une photo. Le feu se propagea dans tout l'appartement. Je m'enfuis, laissant tout derrière. Les pompiers arrivèrent peu de temps après et arrêtaient l'incendie. Mais il était trop tard, tout était brûlé. J'étais énervé de ne pas avoir suivi les conseils de mon frère. J'avais le souffle coupé. J'étais affolé.

Après l'échec de mon projet, je m'installai chez Basile, mon frère. Je lui racontai comment mon appartement avait flambé, lui décrivis précisément le moment après avoir brûlé toutes les photos, je vis le fantôme, hideux, souffler sur une photo pour propager le feu dans mon domicile et ainsi, ruiner ma vie. Ce qui me tracassait le plus, c'était de ne pas savoir si j'avais réussi ou non à le faire partir. Je voulais rester chez mon frère en attendant de trouver une maison. Chaque jour, je repensais à ce fantôme dans la chambre, je le voyais partout, je n'arrêtais pas d'en parler, je cauchemardais à cause de lui, si bien que je devins fou. Je sentais ma tension monter, j'étais nerveux, paniqué. Ma respiration se bloquait un peu plus chaque fois que j'y pensais. Basile, un jour, par surprise, appela l'hôpital psychiatrique qui vint me chercher le soir, en ambulance. J'étais tellement nerveux qu'ils durent se mettre à cinq pour me passer la camisole. Je fus interné le 12 mai 1985. Je dus m'adapter à cette difficile vie. Je sentais qu'à force de rester avec des gens qui se prennent pour Bonaparte, la main dans leur chemise et un chapeau en papier blanc sur la tête, je devenais encore plus nerveux et plus fou qu'avant. Je reste seul à présent dans mon coin, toujours avec le regret de mon ancienne vie que j'ai quittée à cause de ce funeste fantôme. Je subis régulièrement des tests, dans une cellule aux murs matelassés, que me font passer plusieurs psychiatres pour étudier mon comportement qui s'aggrave, malheureusement. Je commence à désespérer à l'idée que je ne retrouverai plus ma famille, ni même une vie normale.

Mr Clément Dubet
directeur de la clinique
psychiatrique des Lilas
Maxime Duval
40 route des oliviers
74770 AIX-LES-BAINS

3 boulevard de la Canebière
13001 MARSEILLE

AIX-LES-BAINS le 21/05/02

OBJET: annonce de décès

Monsieur Duval,

J'ai le désagréable honneur de vous annoncer le décès de votre oncle Alfred à la clinique des Lilas suite à un nouvel accès de folie. Il avait 56 ans. Il m'a prié de vous joindre un manuscrit, rédigé par lui-même, qui raconte les étapes de sa vie, en disant que vous étiez la seule personne qui comptait pour lui. Arrivé au terme de sa vie, Alfred, ne se maîtrisait plus, sa santé s'aggravait chaque jour davantage. Il ne mangeait plus rien. Votre oncle refusait de voir du monde, il restait seul dans un coin de sa chambre. Sa mort nous attriste tous. Nous étions, le service médical et moi, les seules personnes à qui il parlait, il nous confiait des secrets, nous décrivait sa vie...

Alfred était devenu maigre, sa respiration était bloquée, son teint livide et son regard marquait l'affolement. Il aurait tant aimé retrouver sa vie d'avant. Votre oncle va nous manquer à tous.

Veillez agréer mes plus sincères condoléances.

CLEMENT DUBET

Dossier DORINCOURT Alex

traité par Pauline S

Je me souviens de la naissance d'Anthony, mon petit frère. Pardon, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Alex. Aujourd'hui j'ai 55 ans, mais je vais vous raconter comment j'étais à la naissance. Je suis né le 3 mars 1946, j'étais plutôt petit, mais assez costaud. Mon frère, lui, est né le 14 novembre 1948. Je me souviendrai toujours du moment où mon père l'a déposé sur mes genoux. Il faut que je vous dise qu'en grandissant, je ressemble de plus en plus à mon père. Il était grand, assez costaud avec des cheveux noirs comme l'ébène qui faisaient ressortir ses yeux verts. Mon frère ressemble plus à ma mère. Petit, pas trop quand même, maigre avec des cheveux si blonds qu'on les aurait dit presque blancs et des yeux bleu azur. Je fis mes premiers pas à un an, mon frère aussi. Je dis mon premier mot au même âge. Mon frère, lui, dit son premier mot plus tard. Mais passons... Je fis ma rentrée à la maternelle en 1949. J'ai été un élève calme et placide. J'ai eu mon premier ami à cette époque. Il s'appelait Grégory et c'est resté mon meilleur ami, jusqu'à sa mort, il y a deux ans. Il avait l'air rebelle avec ses longs cheveux châtain et ses yeux verts. En 1951, en primaire, mes résultats ont baissé. En 1956, au collège, je me suis mis sérieusement au travail, et je finis dans les cinq premiers élèves de ma classe. En sixième, les relations avec mon frère changèrent. Nos goûts aussi. Il aimait la techno, le funk, les hamburgers, les pizzas. Moi, je préférais la variété italienne, les pâtes, le jambon et le poisson. Nous nous sommes bagarrés plusieurs fois et pour des bêtises. Une fois, j'ai eu la lèvre fendue, une autre fois, lui avait un œil au beurre noir. Enfin ! En sixième, j'ai rencontré Manuella. Ses cheveux étaient blonds et longs et ses yeux noisette. Elle a accepté de sortir avec moi en cinquième. Je connus mon premier baiser avec elle. Puis nous avons rompu au lycée. En terminale, j'ai rencontré Maéva. Je l'aimais tellement, que pour ses 16 ans, j'avais décidé, de l'emmener dans mon endroit préféré : la Fontaine d'été. Les statues sont lisses et l'eau claire et potable. En 1963, je réussis mon bac avec mention. Je m'inscrivis dans une école d'ingénieur. C'est à ce moment que je perdis de vue Maéva. Elle m'écrivit pour me dire qu'elle avait rencontré quelqu'un de son âge (j'avais deux ans de plus). En juillet 1969, je reçus mon diplôme d'ingénieur, mais deux mois plus tard, je partis faire mon service militaire. Quand je fus de retour, je partis à la recherche d'un emploi. Je finis par trouver un poste de magasinier, puis enfin d'ingénieur. En 1978, je reçus une lettre d'Anthony. Il m'invitait à son mariage. J'eus la surprise de ma vie : il épousait Maéva. Maéva me reconnut, nous discutâmes un peu puis je partis. Plus tard, j'appris que Maéva et Anthony avaient eu un fils nommé Marius. Le jour du baptême de Marius, je revis Maéva et Anthony. Cinq ans plus tard, Maéva me téléphona pour me demander si j'acceptais d'occuper leur maison de campagne pendant quelques jours. J'acceptai. Anthony m'accueillit le jour prévu. Il me fit visiter la maison en me disant d'éviter de descendre à la cave. Le lendemain, nous étions le 9 février, un bruit étrange me réveilla. On aurait dit que quelqu'un faisait une fête à la cave. Je m'y rendis donc. Au moment où j'ouvris la porte, le bruit cessa. Je me retournai et je crus apercevoir un diable. Je m'installai devant la télévision. Je fus comme

hypnotisé par une publicité qui parlait d'un nouveau magasin. Je me rendis immédiatement à ce magasin. J'avais l'impression que ce n'était pas moi qui agissais. J'arrivai et un homme au costume rayé m'accueillit. Il me tendit une feuille et je la lus. Le magasin proposait amour, richesse et pouvoir gratuitement. Je signai la feuille et repartis chez moi. Le lendemain, j'appris que Maéva était morte. Après le coup de fil d'Anthony, on frappa à la porte. C'était Maéva. J'appelai Anthony et lui dit que Maéva était avec moi. Il me dit que c'était impossible puisque Maéva se trouvait à côté de lui, morte, allongée sur le lit. Après avoir raccroché, je reçus un appel. La voix était rauque, grave et elle me dit : « Je t'ai donné l'amour, il ne reste que la richesse et le pouvoir ». Je raccrochai et regardai Maéva. Son visage était blême, pâle. Son corps était maigre. Le soir, je montai me coucher dans la chambre et Maéva resta sur le canapé. Le lendemain, aux informations, j'appris que « La Banque Principale » avait été cambriolée. A midi, en ouvrant le placard, une flopée de billets de banque me tomba dessus. Au milieu se trouvait une lettre : « Je t'ai donné amour, richesse. Il ne reste que le pouvoir ». Au dos de la lettre était inscrit « Banque Principale ». J'écarquillai les yeux puis courus me réfugier à la cave. Une ombre entourée de flammes s'y trouvait déjà. Je crus reconnaître un diable. Mais c'était impossible. Le diable me dit : « L'argent que j'ai volé pour toi te plaît ? » Je sortis en courant et appelai la police. Quand elle arriva, je la conduisis à la cave. Le diable avait disparu. Je n'y comprenais plus rien. La police m'arrêta puisqu'on avait trouvé l'argent chez moi. En prison, je reçus une lettre. Il était écrit : « Maintenant, que tu n'as plus confiance en moi, je ne peux plus t'apporter le pouvoir ».

Quelques jours plus tard, quelqu'un paya ma caution et je fus libéré de prison. Bizarrement, j'étais sûr que c'était le diable. Je sortis de prison et me rendis à la maison de campagne d'Anthony. Quand j'arrivai, Anthony m'y attendait. Nous sommes entrés dans la maison et je vis Maéva. Anthony commença à hurler :

« Mais qu'est-ce qui t'a pris de cambrioler cette banque ?

– Mais ce n'était pas moi, protestai-je.

– Pourquoi m'as-tu dit que Maéva était vivante ? Elle est morte, on l'a enterrée hier. » dit-il en étouffant un sanglot. Maéva se tenait à côté de lui, je compris qu'il ne la voyait pas. Je montai dans la chambre d'amis et pris un gros volume sur la bibliothèque. Je finis par trouver ce que je cherchais. Je descendis et commençai à lire le paragraphe qui m'intéressait : « Dans la mythologie, les gens pensaient obtenir AMOUR, RICHESSE, SA VOIR et POUVOIR en signant un pacte avec le diable. Mais il fallait en échange de ce

pacte, donner petit à petit sa vie pour renforcer le pouvoir du diable. »

Anthony me regarda et me demanda :

« Quand vas-tu m'expliquer ?

– Je ne peux rien te dire, tu ne me croirais pas. Même moi, j'ai du mal à y croire.

– Je te promets de faire un effort, je veux juste comprendre. » Je lui résumai

les derniers événements et à la façon dont il me regardait, je crus qu'il me prenait pour un fou.

« Il faut que je retrouve cette agence, continuai-je, et je tuerai cet homme au costume rayé.

– Mais tu es fou, tu veux retourner en prison ? rugit mon frère.

– Je veux tuer celui qui m'a fait du mal et celui qui t'en a fait en tuant Maéva.

– Laisse faire la justice, je ne veux pas que tu passes ta vie en prison. » Je sortis en courant, pris la voiture et partis à la recherche de cette agence.

Anthony me suivait. J'arrivai à l'agence, et entrai. L'homme au costume rayé était là. Sous mes yeux ébahis, il se métamorphosa. Il devint écarlate, des cornes firent leur apparition, le costume rayé disparut. A la place, il y avait une sorte de couche. Il me dit : « Sache que les diables sont immortels. Sache que cette pensée meurtrière que tu as eue sera la cause de tes cauchemars. Je te hanterai jour et nuit. » Il termina sa phrase dans un rire glacial. Des flammes jaillirent autour de lui. Je sortis en courant. Quand je vis Anthony, je compris qu'il ne voyait pas l'agence. J'avais l'impression qu'il me prenait pour un fou. Je repartis chez moi. Cette nuit là, je fis des cauchemars atroces. Au déjeuner, je faillis passer par-dessus le balcon. Plusieurs autres événements se produisirent. Je faillis recevoir le poste de télévision sur la tête, un feu se déclara dans la corbeille à papier... A chaque fois, je sentais que le diable y était pour quelque chose. Un matin, je reçus un coup de téléphone d'Anthony. Il m'avait pris un rendez-vous avec un psychiatre pour le 11 mai 1985.

Le rendez-vous chez le psychiatre se passa mal. Il me demanda de raconter ma vie, ce que je fis. Mais au moment où je racontai le passage avec le diable, je compris qu'il ne me croyait pas. Il trouvait une excuse à chaque événement.

Il me dit même que j'avais eu une perte de mémoire momentanée, ce qui expliquait, selon lui, le fait que je ne me souvenais pas d'avoir cambriolé la banque. Il me prenait pour un fou et il demanda à mon frère l'autorisation de m'interner. Il accepta. Je ne lui en veux pas. Moi-même, je pensai être en sécurité à l'hôpital. Le diable ne viendrait pas ici. On me conduisit à ma chambre. Je poussai un cri en la voyant. Il y avait des barreaux aux fenêtres, les murs étaient très blancs, faisant contraste avec des stores noirs. Aucun téléphone, aucun moyen de communiquer avec l'extérieur.

J'avais droit à une visite, de 15h à 17h, par jour. Le soir, je fermai les stores, me couchai. J'eus toutes les peines du monde à m'endormir. Cette nuit-là, je fis un cauchemar. J'étais dans un long couloir noir quand des flammes jaillirent autour de moi. La chaleur montait. J'aperçus une ombre dans un coin. Je m'approchai et je vis le diable. Il me fit un sourire démoniaque qui montait jusqu'aux oreilles. Puis il se mit à rire très fort. Je partis, en courant, en sens inverse. J'étais affolé, le couloir n'en finissait plus. Soudain, le diable revint devant moi et, à cet instant, je me réveillai en sursaut. Je m'assis sur le lit et je réfléchis. Le diable pouvait-il me retrouver ici ? Le lendemain, une infirmière vint m'apporter mes médicaments. Elle

était plutôt jolie. Elle était assez grande, ses longs cheveux blonds pendaient sur ses épaules. Je regardai ses yeux noisette quand je la reconnus. C'était Manuela. Elle me reconnut également. Nous discutâmes un moment. Je compris qu'elle ne me prenait pas pour un fou, contrairement aux autres. Je pris mes comprimés pour lui faire plaisir. Mais une fois, qu'elle fut repartie, je recrachai mes médicaments dans la poubelle. A midi, une autre infirmière vint m'apporter le déjeuner. Soudain, elle se métamorphosa en DIABLE ! Je bondis hors du lit. Il me dit qu'il allait cesser de me hanter lorsque j'aurais payé mes dettes. Je ne comprenais pas. Il m'expliqua : « Tu as signé un contrat avec moi. Certes, tu n'as pas beaucoup profité de ses avantages. Mais maintenant, tu dois me donner ta vie. Rassure-toi, tu seras prévenu 24 heures avant ta mort. » Il disparut dans un nuage de fumée. Je perdîs goût à la vie. Je ne mangeais presque plus. J'avais peur que le diable revienne. Mon cauchemar revenait chaque nuit. Je me sentais responsable de la mort de Maéva. Heureusement, mon frère avait encore son fils. Ils venaient me voir souvent. Je voyais Marius grandir. Il ressemblait de plus en plus à sa mère. Finalement, je finis par m'habituer à ma nouvelle vie. Manuella venait me voir le matin, Anthony et Marius, l'après-midi. J'étais presque heureux. Mais le 22 juin 2001, je reçus une lettre, le matin. Je reconnus l'écriture. C'était celle du diable. Il m'annonçait ma mort. Je fis mes adieux à Manuella, Anthony et Marius. A leur départ, je me mis à pleurer. Je regardai le plafond. Je revis ma vie. Puis, je m'endormis avec un sourire. Je voulais garder uniquement les bons souvenirs et oublier mes erreurs. Je voulais mourir sans regrets.

Clinique psychiatrique St Gervais
23,avenue de la République
38300 Bourgoin-Jallieu

M. Dorincourt Marius
30,rue des Peupliers
38110 La Tour du Pin

le 26 juin 2001

Ob jet : annonce du décès de votre oncle

Cher Monsieur,

J'ai le regret de vous annoncer le décès de votre oncle, M. Dorincourt Alex. Il est décédé, il y a trois jours dans la clinique psychiatrique dont je suis le directeur.

Il y avait été interné le 11 mai 1985 pour cause d'hallucinations. Voici un exemple des raisons pour lesquelles je l'ai interné : comme vous le savez sûrement, il a cambriolé la « Banque Principale ». Il a prétendu avoir vu un diable dans sa cave et ce même diable lui aurait dit que c'était lui qui avait cambriolé la banque pour votre oncle.

Lors de son premier rendez-vous avec son psychothérapeute, il a raconté avoir signé un pacte avec le diable.

D'après son psychothérapeute, il était très calme, mais il faisait des cauchemars toutes les nuits. Un jour, il parut affolé et raconta que Lucifer, en personne, était venu le voir pour lui annoncer sa mort prochaine.

D'après l'infirmière, depuis ce jour, et pendant un certain temps, votre oncle aurait arrêté de se nourrir. Il était devenu très pâle et maigre. Il était très anxieux, toujours sur la défensive et renfermé.

L'infirmière l'a retrouvé mort, allongé sur le lit. Il était d'une blancheur rare et extrême. D'après elle, votre oncle serait mort de peur. Cette hypothèse est fausse. En effet, la femme de ménage a retrouvé les médicaments de votre oncle dans la poubelle. Nous pensons que c'est le fait que votre oncle n'ait pas pris ses calmants qui a entraîné son décès.

Je joins à ma lettre un manuscrit de votre oncle. Il avait précisé à l'infirmière qu'il devait vous être donné, à vous, car, selon votre oncle, vous êtes la seule personne en qui il ait encore réellement confiance.

Avec mes sincères et respectueuses condoléances.

Monsieur Fabiomar
Directeur de la clinique St Gervais

Dossier BONHOMME Alfred

traité par Véronique F

Le 3 mars 1946, je naquis. J'avais pour nom Alfred Bonhomme. A cette époque, d'après ce que l'on m'a dit, j'avais de petits yeux bleus, une bouche toujours souriante, de toutes petites oreilles et les cheveux blonds.

Deux ans plus tard, le 14 novembre 1948, naissait mon frère, Albert, avec qui je fus complice bien des années durant. Lui aussi était blond. Il avait de grands yeux verts, une bouche souriante et de petites oreilles. En septembre 1949, je rentrai à l'école maternelle. Certes, j'étais de petite taille par rapport aux autres enfants de mon âge, mais je réussis à me faire accepter tel que j'étais. Je n'eus aucun problème pour rentrer à l'école primaire en septembre 1951. J'avais de bonnes notes et j'apprenais bien mes leçons. Je n'eus aucun mal à rentrer au collège en septembre 1956 et de passer au lycée en septembre 1960. Mes études se déroulaient plutôt bien. En juin 1963, je passai mon bac que je réussis avec succès. J'étais le premier de ma classe. Sans même que je m'en rende compte, j'étais destiné à de grandes études. En octobre 1963, je rentrai dans une grande école pour devenir ingénieur et c'est en juillet 1969 que j'obtins mon diplôme d'ingénieur, j'avais 23 ans. De septembre 1969 à août 1970, je fis mon service militaire. En janvier 1971, j'eus mon premier emploi. J'étais content, car je gagnai assez bien ma vie. Et c'est à cette époque que je connus le grand amour. Elle s'appelait Clémentine. Elle était belle comme le soleil, avec ses cheveux blonds, ses yeux couleur noisette, on aurait dit un ange.

Le 6 juillet 1978, mon frère Albert se maria avec Géraldine, la sœur de Clémentine, ma petite amie. Et c'est deux ans plus tard, le 22 janvier 1980 que naquit mon neveu, René. Il me ressemblait beaucoup. Il était comme mon fils.

Cela débuta le 9 février 1985. J'appris par le journal que mon frère, Albert, avait eu un accident de voiture. Je me précipitai à l'hôpital pour savoir comment il allait. Mais arrivé là-bas, les chirurgiens et médecins m'apprirent qu'il avait fait un arrêt cardiaque et qu'il était mort. Un inspecteur de police s'avança vers moi et me demanda si j'étais bien Alfred Bonhomme. Je lui fis un signe de la tête tout en me demandant pourquoi il voulait me poser des questions. Il me l'expliqua ensuite : un homme avait provoqué l'accident en coupant le tuyau du liquide de freinage. Cependant, comme mon frère n'avait pas de voiture et qu'il avait emprunté la mienne, tout portait à croire que le coupable en voulait à ma peau.

Il avait tagué ma ^{2ème} voiture, avec laquelle j'étais venu jusqu'à l'hôpital. Cependant, le tag n'était pas écrit dans notre langue. C'était du

zombie. Personne au monde ne comprenait cette langue. Tous les matins, je recevais une lettre écrite en zombie. Une semaine plus tard, le 16 février 1985, le coupable fut surpris en train de glisser une de ses lettres zombiniennes dans ma boîte aux lettres. Il partit dans la rue en courant.

La course poursuite se prolongea jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Je l'avais surpris à 13 heures. Je l'attrapai enfin. Il avait la peau gluante. Ce n'était pas un humain. C'était une chose. Je restai bouche bée devant pareille horreur. Je l'apportai à la police qui prit peur en me voyant arriver avec cette chose. Je leur expliquai que c'était lui qui m'avait envoyé toutes ces lettres zombiniennes. Il fut mis dans une prison spéciale. Depuis ce jour, je ne vis plus la vie sous le même jour. Mais bon, la vie continue tout de même

Après ce phénomène fantastique avec le zombie et ses lettres, je décidai de partir en quête d'autres phénomènes fantastiques. Je me rendis compte que, même après la mort d'Albert, ces phénomènes existaient bien. Cependant, une surprise m'attendait.

Le jour de mon départ pour ce périlleux voyage, ma femme, Clémentine, me dit:

« Chéri, j'ai une surprise pour toi. »

Je lui rétorquai:

« Je n'ai pas le temps. Je dois partir.

– Mais c'est très important, riposta-t-elle.

– C'est bon, j'arrive. »

En rentrant dans la maison, je reconnus mon frère. J'étais surpris.

– Je sais bien que tu désapprouves mon départ, mais comment as-tu fait pour ressusciter Alfred? demandai-je à Clémentine.

– Je...

– Elle ne m'a pas ressuscité, Albert. Je ne suis jamais mort, coupa Alfred. Les médecins m'ont cru mort eux aussi car j'avais fait un arrêt cardiaque plus longtemps que la normale. Mais je ne sais par quelle magie, je me suis réveillé.

– Donc si j'ai bien compris, tu es quand même un peu ressuscité. Une petite question, Clémentine, depuis combien de temps es-tu au courant pour lui?

– Cela fait une semaine. Quand je lui ai expliqué ce que tu avais prévu de faire après sa mort, il me demanda de l'emmener ici le jour de ton départ.

»

Je savais parfaitement bien pourquoi il était revenu spécialement ce jour : il voulait me dissuader de partir comme Clémentine avait déjà essayé de le faire. Il m'expliqua:

« Quand j'étais plus jeune, je faisais des recherches sur les mondes fantastiques. Personne n'en savait rien. Mais en me rapprochant de mon but, je compris que j'allais peut-être y perdre ma vie. »

Je lui rétorquai:

« Si tu essaies de me dissuader, c'est raté. J'ai décidé de partir en quête et je partirai. »

Clémentine protesta:

« Si tu pars, ce n'est même pas la peine de revenir. »

A ces mots, je compris qu'elle m'imposait un choix : elle ou la quête.

En pesant le pour et le contre, je décidai de rester. Mais je décidai aussi de m'amuser un peu en leur faisant croire que je partais. Après un long moment de silence, je leur répondis :

« Je m'en vais. »

Je pris mes affaires et partis en claquant la porte. Je fis cinq fois le tour du pâté de maison en me baissant pour passer sous les fenêtres et je rentrai enfin. En rentrant, je les découvris en train de s'embrasser. Cette fois, c'était décidé, je m'en allais vraiment. Mon plan n'avait pas marché comme je le voulais et j'avais perdu ma femme en tombant dans mon propre piège.

Après avoir perdu ma femme dans mon propre piège, j'avais décidé de partir à la conquête de nouveaux phénomènes fantastiques.

Un jour que je me baladais dans la rue, je tournai au coin de la rue et je revis le zombie qui m'avait envoyé toutes ces lettres zombiniennes. Je regardai autour de moi et, en tournant la tête vers l'endroit où il se trouvait auparavant, je m'aperçus qu'il n'était plus là. Et, chaque fois que je tournai la tête à un angle de rue, je l'apercevais puis retournant la tête, il avait disparu. J'avais des hallucinations et elles commençaient à me rendre fou. Lors de ces hallucinations, je me trouvais dans la ville où habitait mon frère. Quand j'arrivai chez lui, je lui expliquai ce que je voyais, et il me prit pour un fou. Il appela aussitôt les services psychiatriques de l'hôpital. Ils vinrent me chercher et me passèrent une camisole de force. En quittant mon frère, je lui criai que je n'étais pas fou mais il ne me crut pas. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé dans un asile psychiatrique. Je fus interné le 12 mai 1895. Après m'avoir fait interner, je ne revis plus jamais mon frère. Je lui avais pardonné l'épisode de Clémentine, mais je lui pardonnerai sûrement pas de m'avoir trahi.

Dans la cellule où je me trouvais, dans l'asile psychiatrique, les murs étaient blancs. Pour les rendre un peu plus gais, j'avais dessiné dessus. Mais à chaque angle de couloir, j'apercevais la créature étrange et en tournant la tête, il disparaissait. J'avais encore une longue route à faire pour essayer d'oublier le monstre. Mon médecin était grand, avait les yeux rouges et les cheveux roux. Il s'appelait le docteur Faucheton. Il était gentil avec moi. En le voyant, j'arrivais à oublier le zombie, mais quand il partait, mon délire reprenait de plus belle.

Et c'est à ce moment-là que je compris vraiment que j'étais malade. Actuellement, je vis toujours dans une cellule de 3 mètres sur 3 et je fais tout pour m'en sortir.

Hôpital psychiatrique des Lilas
Service du Docteur Faucheton
105, chemin des Lilas
74690 Aix- les -Bains

56, rue Hector Berlioz

René Bonhomme
38666 Parissi-la-France

Hôpital psychiatrique des Lilas, le 25/04/02

Objet : Annonce du décès de Alfred Bonhomme .

Cher Monsieur,

Je vous écris cette lettre pour faire une annonce, ma foi, bien triste. Votre cher oncle, Alfred Bonhomme, après près de sept ans d'internement, nous a quittés pour un monde meilleur. Avant que l'heure n'arrive, il avait écrit un manuscrit qu'il m'avait demandé de joindre à l'annonce de sa mort. J'ai respecté sa demande.

Avant que la mort ne vienne nous l'arracher, son visage avait complètement changé. Ses yeux étaient devenus gris, entourés de gros cernes. Ses cheveux n'étaient plus blonds, ils étaient blancs. Il avait 56 ans.

Je n'étais pas que son médecin, j'étais aussi son confident, et même si je ne vous ai jamais vu, je sais que vous ressembliez beaucoup à votre oncle. Il vous aimait énormément et ne parlait que de vous.

Je vous laisse à votre terrible peine, veuillez agréer mes salutations les meilleures ainsi que mes condoléances sincères.

Docteur Faucheton

Dossier MAZUR Albert

traité par Georgia D

C'était le 3 mars 1946 que ma mère eut son premier enfant, c'était moi. Mes parents m'appelèrent Albert Richard Mazur. On habitait dans un petit village près de Bordeaux. Deux ans et demi plus tard, le 14 novembre 1948, ma mère mit au monde un second enfant, il s'appela Antoine, c'était donc mon frère. Je m'occupai très bien de lui jusqu'au jour où je dus aller à l'école pour la première fois en septembre 1949. Mes parents m'avaient emmené pour ma première rentrée. J'avais très peur, j'étais en première année de maternelle. Le soir quand je rentrais de l'école, je ne jouais jamais avec mon frère, il avait un an. Normalement à cet âge-là, j'aurais dû jouer avec lui, mais on ne s'entendait pas. Tous les jours, je me levais à 7h30 pour aller à l'école et je rentrais à 16h30, sauf pendant le week-end et pendant les vacances. Tous les trimestres, je ramenaient mon cahier d'évaluations à mes parents, ils étaient très satisfaits de moi. En septembre 1951, je rentrais à l'école primaire, plus précisément au CP, j'allais apprendre à lire pour la première fois. Le soir quand je revenais de l'école, je devais faire mes devoirs. Cela dura pendant cinq années. Je m'étais fait de superbes amis, mais quand ils venaient chez moi, on ne pouvait jamais jouer tranquillement, mon frère Antoine était toujours là. Il nous embêtait tout le temps. En septembre 1956 je fis ma rentrée au collège Louis I à Bordeaux. En 1957, je fis la merveilleuse rencontre d'une fille, elle s'appelait Marie, elle était très belle, sympathique, on s'aimait l'un l'autre. Je travaillais très bien. Mes parents, surtout mon père, me disaient que j'aurais un fabuleux métier. Les professeurs ne me faisaient jamais de remarques. J'étais un enfant très calme, courageux, et surtout poli. Mon frère était une vraie calamité, mes parents avaient de sacrés problèmes avec lui. En septembre 1960, je rentrais au lycée Paul Hérou à Bordeaux. Je ne voulais pas arrêter mes études, je voulais passer mon bac et puis poursuivre des études d'ingénieur. En mai 1963, tous les soirs, je révisais, le mois suivant, c'est à dire en juin 1963, je devais passer le bac. Le moment vint, je le passai. J'eus des vacances de juillet torrides. J'attendais avec impatience les résultats du bac. Un matin d'août mon père avait posé sur mon bureau une enveloppe. Je n'osai pas l'ouvrir. Mon père l'ouvrit à ma place et il me dit :

“ Tu as réussi ton bac, mon fils. ”

Je l'avais réussi. Alors en octobre 1963, je rentrais dans les grandes écoles de Paris. J'avais de la famille dans cette ville, des oncles et des tantes. Je connaissais donc un peu Paris, surtout la Tour Eiffel qui m'avait beaucoup marqué pendant que j'avais passé des vacances chez une de mes tantes. J'habitais un petit studio dans le treizième arrondissement. Je vivais avec Marie, ça faisait déjà 6 ans que nous étions ensemble. Toutes les deux semaines, je recevais des lettres de ma mère, elle me téléphonait aussi. Pendant les vacances j'allais les revoir. Tout cela pendant 6 années consécutives. En juillet 1969, j'avais passé mon diplôme d'ingénieur et je le possédais. Je connaissais un ami de Marie, il était grand, mince, blond aux yeux noirs. Après toutes ces longues études, je revins sur Bordeaux avec Marie. Mon père était très malade. Je ne savais pas comment mon frère allait, il ne nous donnait plus de ses nouvelles depuis 4 ans. On savait juste qu'il était parti sur Marseille en 1965. On était très tristes. Ma mère pleurait tout le temps, entre mon père et mon frère. Marie s'installa avec mes

parents. Elle avait fini ses études de pharmacienne et elle cherchait une embauche sur Bordeaux. De septembre 1969 à août 1970 je fis mon service militaire, entre temps mon père décéda alors, dès la fin de mon service, j'allai m'installer avec ma mère et Marie. Pendant mon service, mon frère était revenu un jour, comme ça, sans prévenir. Il s'était lui aussi réinstallé avec ma mère, Marie et avec Claire (une amie qu'il avait rencontrée à Marseille). Antoine étudiait la mécanique à Bordeaux maintenant. En tout, on était cinq dans la petite maison de mes parents. En janvier 1978, mon frère épousa Claire, deux ans plus tard, Claire mettait au monde un petit Casimir. Il était né le 22 janvier 1980 exactement. Et moi je me séparai avec Marie, mais elle resta sur Bordeaux.

C'était le 9 février 1985, quand quelque chose d'étrange changea ma vie. Cela s'était passé deux mois après la naissance de mon neveu, je m'étais installé seul à Bordeaux. J'avais rompu avec Marie. J'allais tous les jours sur la tombe de mon père. Un jour, je constatai qu'elle avait été forcée sur le côté. Alors je prévins la police de suite. Je me demandais vraiment ce qui était arrivé. Une enquête fut menée, rien ne fut trouvé. Un soir, j'allai me coucher. Dans la maison, toutes les portes claquaient, dehors il y avait beaucoup de vent. Dans mon lit, je tremblais car le plancher grinçait. J'avais l'impression qu'il y avait quelqu'un chez moi. Soudain, je pris mon fusil sous mon lit et je descendis les escaliers aussi vite que possible et je vis une ombre sortir en courant de chez moi. Je ne pus tirer. A ce moment-là j'eus très peur. Je ne dormis point de la nuit. Le lendemain, je retournai au cimetière. Je tournai et je retournai dans le cimetière pendant au moins quinze minutes. Je ne la trouvai pas, alors là je me mis vraiment à paniquer. Je n'allai pas voir la police. Je ne dis rien à ma mère. Le soir, j'étais complètement contrarié. J'allai me coucher et soudain, brusquement, je tombai nez à nez avec une ombre étrange, elle ressemblait à mon père comme deux gouttes d'eau. Je compris que c'était le fantôme de mon père pourtant je ne croyais pas aux phénomènes paranormaux. Il semblait humain, on aurait dit une feuille de papier calque par-dessus mon père. Je voulus partir en courant mais la porte se ferma d'un coup sec. Le fantôme me tendit une chaise pour que je m'assoie. Il semblait monstrueux, donc je ne pus m'asseoir, il me faisait tellement peur que je criai, je criai... Alors il disparut. J'allai dans la salle de bain pour me passer de l'eau sur le visage.

Deux minutes plus tard, il était revenu alors je décidai de m'asseoir et il me dit d'un ton bizarre :

“ -Attention, veille sur ta mère ! ”

Puis il disparut subitement. J'allai tout de suite chez ma mère. Elle était allongée et mon frère lui tenait la main en pleurant. Je compris. Elle avait eu une crise cardiaque. Depuis je ne retourne plus dans les ténèbres sombres du cimetière. Ce passage de ma vie dura cinq jours. Je ne mis personne au courant.

Je ne voulais d'abord rien dire à mon frère Antoine. Mais je finis par le

mettre au courant. Antoine ne me croyait pas. Cela n'était pas possible, les fantômes, cela n'existe pas. J'avais décidé de prendre rendez-vous avec un psychiatre, peut-être m'aiderait-il à me convaincre que j'avais fait un mauvais cauchemar. Mon frère protestait, il me commandait de ne pas aller voir ces médecins qui vous remplissent la tête de choses irréelles et qui vous prescrivent des médicaments. Donc j'ai vu mon frère dans sa petite maison près de Bordeaux. Je pris le bus. J'arrivai chez lui. Je frappai et il m'ouvrit :

« Bonjour Antoine, comment vas-tu aujourd'hui ?, lançai -je.

- Pas mal du tout, c'est moi qui devrais te poser cette question, répliqua-t-il.
- Moi, ça pourrait aller mieux, j'ai rendez-vous cet après-midi avec mon médecin, l'informai -je.
- Je t'ordonne de ne pas y aller ! tonna-t-il.
- Je dois voir ce médecin, je ne dors plus, je fais des cauchemars, je ne pense pas que c'est toi qui vas m'aider, lui suggérai -je.
- Si, je veux bien, mais tu sais très bien que tu es devenu fou depuis la mort de maman, tu devrais partir en voyage pour te changer les idées, me répondit-il.
- Tu as peut-être raison, mais je vais quand même aller à mon premier rendez-vous, insistai -je.
- Fais comme tu veux mais je t'aurai prévenu, ne viens surtout pas te plaindre auprès de moi quand tu seras sorti de chez ce psychiatre, ironisa-t-il.
- D'accord, j'ai rendez-vous à 15H45, veux-tu m'accompagner ? lui proposai-je.
- Non, je n'ai pas besoin d'entendre ce que va te dire ce malade mental, réfuta-t-il.
- Bon, je te laisse car je vais être en retard.
- Ne me téléphone surtout pas après » persista-t-il.

Donc je retournai prendre le bus pour aller voir ce docteur qui habitait à dix kilomètres de chez mon frère. J'étais dans la salle d'attente. Le médecin vint me chercher et il me fit entrer dans son cabinet. Je ne vais pas vous raconter ce qu'il m'a dit car vous deviendriez fou. J'étais resté presque deux heures. Mes méninges sortaient presque de ma tête. Il m'avait rendu encore plus fou qu'avant. Mon frère m'avait pourtant prévenu.

Je revenais de chez mon psychiatre. Mon esprit était complètement bouleversé, j'étais démoralisé. Ce psychiatre m'avait raconté que je ne devais plus voir mon frère car c'était lui qui me rendait dingue. Mon frère m'avait pourtant prévenu. Il me disait sans cesse que je ne devais pas aller le voir. Après ma consultation, je ne pus me retenir. Il fallait que je parle à quelqu'un, sinon j'allais craquer.

J'arrivai chez mon frère, je ne faisais pas le fier. Il ne me parla pas. Il avait pris la décision de m'interner dans un hôpital psychiatrique. Il me dit que je resterais deux mois, le temps que les médecins réussissent à me soigner. Je ne voulais pas y aller, mais peut-être que cela m'aiderait à ne plus voir

ces phénomènes étranges. Donc je décidai de rentrer à l'hôpital.

Je fus interné le 12 mai 1985. Ce jour-là, je m'en souviens car, au dernier moment, je ne voulais plus y rentrer. Les ambulanciers sont venus me chercher de force chez mon frère. Je me sentais très mal, j'avais les mains raides, le visage en sueur, mes yeux étaient rouges et je tremblais comme une feuille. Mon frère ne m'accompagna pas, je ne voulais pas. J'arrivai dans ce bâtiment. Les infirmiers m'enfermèrent dans une chambre ténébreuse, avec deux lits, un lavabo, des toilettes, deux armoires et une glace. Sur un des lits, gisait un homme. Il ne parlait pas, à certains endroits il avait des cheveux longs et, ailleurs, des cheveux courts comme s'il avait la pelade. Ses yeux étaient méfiants, je ne pouvais pas le regarder. Les infirmiers avaient été très violents avec moi. La première semaine fut un vrai cauchemar. Je devais avaler presque six cachets à chaque repas. Je devenais hargneux au fil du temps. Un jour, je reçus une lettre de mon frère. Il disait que j'allais rester plus longtemps que prévu à l'hôpital. La rage me démangeait, je ne voulais pas, déjà une semaine c'est dur alors un an ou plus, quelle horreur ! Je me revois dans la glace. J'étais pâle, j'avais des cernes énormes sous les yeux. Je compris que mon frère voulait se débarrasser de moi. Au bout de huit semaines, il vint quand même me voir. Il m'avait apporté des photos de Casimir, mon neveu. Il ressemblait à sa mère comme deux gouttes d'eau. Il avait déjà cinq ans. Il était brun aux yeux marron, grand pour son âge, son visage était très fin et bien dessiné. Depuis, je ne reçus plus aucune visite. Je compris que j'allais finir mes jours dans cet hôpital. En ce qui concerne le fantôme de mon père, je ne l'ai jamais revu. La dernière fois, il m'avait annoncé la mort de maman. J'avais le sentiment d'être guéri, mais ce n'était pas le cas, d'après les médecins, aujourd'hui je vais très mal, on a découvert que j'ai un problème au cœur et qu'il ne me reste pas beaucoup de temps à vivre.

Dr KORNER Olivier
« rue du clos »
73220 EPIERRE

M. MAZUR Casimir
« Château-Vieux »
73230 AIGUEBELETTE

A Aix-les-Bains le 3 mai 2002

Ob jet : Avis de décès

Cher M. Mazur

En tant que directeur et médecin de la clinique psychiatrique des Lilas à Aix-les-Bains, je me sens obligé de vous tenir informé des dernières nouvelles de votre oncle. Je suis le médecin qui suivait votre oncle depuis son internement dans l'établissement. Il y a deux mois, les médecins et moi-même, avons détecté que les artères du cœur d'Albert étaient bouchées. Nous avons envisagé de l'opérer dans les six jours, mais le pauvre homme ne voulait pas endurer cette opération. Il était devenu fou de rage. Son ami de chambre avait pourtant essayé de le convaincre. Jeudi, après une promenade en montagne, votre oncle a eu une crise cardiaque. Nous l'avons emmené de suite à l'hôpital, mais, malheureusement, il n'a pas résisté au trajet. Sa vie s'est achevée jeudi premier mai. Vous savez, c'était un homme charmant. Je me souviens qu'il était devenu très gentil, bon, généreux, après son traitement. C'est pour cela que nous l'avons changé de chambre. Il n'y avait plus de barreaux aux fenêtres, sa chambre était luxueuse. Son visage avait complètement changé : son regard méfiant, sa rage avaient disparu. Il ne méritait pas cela. Si cette crise cardiaque n'était pas survenue, votre oncle serait avec vous en train de rire. Il me parlait souvent de vous. Un jour, il m'a remis un manuscrit sur l'histoire de sa vie. Il m'avait dit de vous le remettre si l'opération se passait mal. Je vous l'ai joint. Il voulait vous le remettre car vous êtes la seule personne à qui il tenait le plus. Vos grands-parents étaient décédés, votre père ne lui rendait plus visite donc vous étiez le seul membre de sa famille qui venait encore le voir. Si vous désirez me voir pour que je vous en raconte plus, vous pourrez me rencontrer à la clinique. Les affaires de votre oncle sont prêtes, vous pouvez venir les récupérer.

Je vous prie d'agréer mes salutations respectueuses et mes sincères condoléances.

Dr KORNER Olivier
Directeur de la clinique « Les Lilas » à Aix-les-Bains

Dossier BONNET François

traité par Coralie M

Je me nomme François et je vais écrire ma biographie

Je naquis le 3 mars 1946. Mes parents étaient heureux d'avoir un fils, mais n'avaient pas beaucoup d'argent. Pour pouvoir nous nourrir, mon père allait travailler toute la journée.

Deux ans plus tard, naquit Mario, je ne l'aimais pas trop car il passait son temps à pleurer. Pour aider ma maman je le consolais, mais au lieu d'être gentil avec moi il me mordait ou me frappait, alors moi aussi je le faisais pleurer, en le frappant avec des jouets.

A trois ans et demi je suis entré à l'école maternelle. D'après ma maman je suis devenu sage du jour au lendemain, mais je me battais encore avec mon frère. A l'âge de cinq ans et demi, j'aidais mes parents à faire la cuisine, le ménage, mais Mario lui ne pensait qu'à mettre le désordre, ce qui ne nous aidait pas trop.

Cinq ans passèrent, puis j'entrai au collège. Je commençai à sortir avec des filles, mais ça ne m'empêchait pas de bien travailler. Je continuais à aider mes parents et Mario, lui, faisait tout pour qu'on le déteste. En septembre 1960, je suis allé au lycée. Le jour de la rentrée, je vis un grand édifice devant moi, j'étais très étonné et émerveillé car je n'imaginais pas cet endroit comme ça. Tout me semblait grand, somptueux, le hall d'entrée immense et plein de couleurs chamarrées, des escaliers avec des marches si grandes que je n'en voyais pas la fin. L'endroit était sublime. En juin 1963, ce fut le plus beau jour de ma vie car j'ai obtenu mon bac. J'ai dû quitter cet endroit magnifique pour aller étudier dans une grande école. Depuis tout petit c'était mon rêve, une nouvelle vie commençait. Six années ont passé, et juillet 1969 me donna ce que j'espérais tant, mon diplôme d'ingénieur.

En septembre 69, j'ai effectué mon service militaire, ce qui ne m'enchantait pas trop. Chaque après-midi nous faisons du sport, les gradés n'hésitaient pas à nous frapper à l'aide d'un bâton ou d'un fouet, si nous n'arrivions pas à faire ce qu'ils demandaient. La nourriture était infecte. J'étais donc heureux d'achever ce devoir de patriote.

Lorsque je revins chez moi en juillet 1971, je fut employé dans un bar très connu, alors je travaillai jour et nuit. Je ne voyais pas beaucoup Mario, ce qui me convenait, mais j'étais triste de ne pas voir Maman.

Mario, lui, a rencontré Yasmina il y a quelques années et ils se sont mariés le 6 juillet 1978. Ce fut un mariage sublime, Yasmina portait une robe blanche avec des fleurs bleu clair et un nœud rose pâle qui entourait sa taille. Mario avait choisi Franck comme témoin, ce qui m'arrangeait presque, étant donné nos relations. J'étais tout de même heureux pour lui. Yasmina lui donna un beau bébé, Walid, et c'est ainsi que je devins tonton.

Le 9 février 1985, peu de temps après la naissance de Walid, il m'arriva

une terrible affaire. Je descendais comme chaque matinée à la boulangerie, quand je vis surgir de nulle part une jeune femme enroulée dans une couverture, fuyant quelque chose qui la terrifiait. Mais je n'y fis pas vraiment attention. La journée se passa si vite que je ne pus rien faire. Donc pour m'amuser un peu, je suis allé en discothèque, et je revis cette fille habillée très chic et si belle que je ne voulais l'avoir que pour moi ! Je m'approchai d'elle et nous commençâmes à discuter. Puis, 4 heures plus tard, elle était fatiguée donc je la raccompagnai chez elle. Mais à ma grande surprise je découvris, à la place d'une maison somptueuse, une grotte prête à s'effondrer. Tout d'abord, il y avait des toiles d'araignées toutes poussiéreuses qui formaient un rideau énorme et les pierres, au lieu d'être marron, étaient noires avec plein de bêtes qui ruisselaient sur elles. Mais le pire, c'est que dans l'entrée il y avait une jeune fille étalée là, comme morte, et qui avait l'air si gentille. Je commençais à reculer tout doucement quand elle se retourna : son visage s'était comme par magie changé en monstre, plus précisément en vampire. Je courus en criant et même en hurlant. Je rentrai le plus vite possible chez moi et une fois à l'intérieur, je repensai à la fille mais je crus que j'avais trop bu donc je me mis en pyjama et montai me coucher. Quand je me réveillai le lendemain matin, je vis, allongée à côté de moi, cette même fille, ! Je fis un bond hors du lit et quand je regardai une deuxième fois le lit, elle avait disparu. Et depuis ce matin-là, je la vois partout et j'essaie de ne pas y penser, mais je la vois, elle hante mon esprit.

C'était le lundi 7 mai 1985 après-midi, quelques jours après cette mystérieuse aventure avec la créature étrange. Je décidai d'aller voir la police et de raconter tout ce qui s'était passé, car cela ne devait pas durer plus longtemps. Mais, avant, je décidai d'appeler mon frère pour avoir son opinion. Il me dit que c'était inutile d'aller les voir car ils ne me croiraient pas. Je réfléchis pendant 2 jours, puis enfin allai voir la police. En m'arrêtant devant le commissariat, je vis un somptueux édifice blanc avec gravé, sur les murs, le drapeau de France dans toute sa splendeur. Je ressortis du commissariat une heure plus tard, mon frère avait raison, ils ne m'avaient pas cru et m'avaient dit de me mettre à l'ombre car le soleil devait me taper sur la tête, et d'arrêter aussi de boire car cela ne me réussissait pas. Je courus chez moi puis restai enfermé toute la journée.

Nous étions le 12 mai 1985. Cela faisait 2 jours que j'étais allé voir la police et soudain, en me réveillant, j'entendis plusieurs sirènes près de ma maison. J'ouvris ma porte et je vis une ambulance entourée de 3 voitures de police arrêtées devant chez moi. Je vis les policiers s'avancer vers moi, ils m'embarquèrent de force sans que je ne puisse me débattre. En entrant dans l'ambulance, je vis au loin, cachée derrière un arbre, bien à l'ombre, la femme vampire me regarder en souriant. Je criai :

« Elle est là, la femme vampire, elle est là, croyez-moi. » mais personne ne me croyait, ils me prenaient pour un fou et m'emmenèrent à la clinique psychiatrique. En arrivant, je vis mon frère qui attendait et, en me voyant, il me dit qu'il était désolé mais que c'était pour mon bien qu'il avait fait cela. Je sus alors que je ne lui pardonnerais jamais de m'avoir pris pour un

fou. Le lendemain, je vis un psychiatre pour savoir si j 'allais bien ou pas. Il me montra plein de photos et je devais dire à quoi cela me faisait penser. Je lui répondais qu'elles me faisaient penser à un mort vivant. Au moment de se mettre à table, un des autres internés s'approcha et on commença à parler. Il se prénommeait Jean-Claude. Puis fut servi, quelques minutes après, le repas. Au lieu d'un repas copieux, ils servirent du pain sec, de l'eau, et de la purée périmée de 3 jours au moins. Je mangeai quelques fourchettes de purée et bus mon verre d'eau. Jean-Claude, quant à lui, mangea toute son assiette. Je n 'en suis pas revenu qu'il puisse manger cette nourriture. Je lui posai la question, il me dit qu'il était habitué à ce genre de festin car cela faisait longtemps qu'il était dans cet établissement . Puis une semaine plus tard, je reçus ma première visite : mais ce n 'était pas celle que j 'attendais . Eh oui ! c 'était cette chose affreuse qui venait me voir. Je commençai à bouger dans tous les sens et à crier que je ne voulais pas la voir. Les médecins me ramenèrent dans ma chambre avec beaucoup de mal et me donnèrent des calmants tout en m 'attachant avec des ceintures de tous les côtés .

Clinique Psychiatrique des Lilas
BOUBAKER Walid
60, Rue Lecourbe 32, Chemin des fleurs
01100 AIX LES BAINS

LE 17/05/1985 à AIX LES BAINS

OBJET : Annonce du décès de Monsieur François BONNET

Cher monsieur BOUBAKER,

C'est une triste nouvelle que de vous annoncer le décès de votre oncle, Monsieur François BONNET, le 14 mai 1985. Il s'est éteint dans sa chambre, sans souffrance et paisiblement, dans son lit à trois heures du matin, voilà de cela trois jours. C'était un homme très malade, disant que la terre entière lui en voulait. Il refusait de se nourrir et de prendre ses médicaments, sa mort met donc fin à sa terrible souffrance.

Avant de nous quitter, il nous a dit de vous faire parvenir ces quelques mots :

« Ne te laisse pas abattre par ma triste mort ; au contraire, prends soin de toi et continue de bien travailler en honorant ta famille, et là j e serai fier de toi. »

Nous avons joint à cette lettre le manuscrit de sa biographie. L'héritage de votre oncle vous revient, car il nous a laissé une lettre dans laquelle il vous a désigné comme son héritier, nous le joignons également à ce courrier.

Nous vous présentons toutes nos condoléances.

Mr BERTEN,
responsable de la
clinique

Dossier CHIRAC Jacques

traité par Sébastien L

Le 3 Mars 1946, je naquis à Paris et je me prénommais Jacques Chirac. Quand j'eus l'âge de 2 ans, le 14 Novembre 1948, j'eus un frère et on le prénomma Robert. Mes parents étaient fiers de nous avoir tout les deux et ils disaient que nous étions de charmants petits garçons. A la rentrée des classes de septembre 1949, mes parents m'inscrivirent à la maternelle, mais je ne trouvais pas cet endroit bien amusant car on ne faisait que dormir. Mon frère qui restait à la maison était devenu le protégé de ma mère. A la rentrée de Septembre 1951, alors que je commençais à apprendre à écrire et à lire, je ne me rendais pas compte que l'école n'était pas amusante du tout. En septembre 1956, lors de la rentrée, je rencontrai un ami qui s'appelait Lionel. Il avait une taille moyenne mais je fis aussi la terrible rencontre de Gérard qui rackettait tout le monde. Mais il y avait qu'avec Lionel que je m'entendais bien. A la rentrée de Septembre 1960, je rentrai au lycée et je fis la connaissance de Bernadette, qui était devenue ma petite copine. Lionel était au même lycée que moi, et en juin 1963, je passai mon bac et je m'inscrivis dans une grande école. Puis, en juillet 1969, alors que j'avais 23 ans, je décrochai un diplôme d'ingénieur. Puis de septembre 1969 à août 1970 je fis mon service militaire à Nantes où je découvris pour la première fois la mer avec ses grandes vagues. En janvier 1971, je fus embauché comme ingénieur en fabrication de voitures. Le 6 juillet 1978, mon frère Robert se maria avec une fille anglaise. Cela me permit de faire la fête pendant 2 jours, puis le 22 janvier 1980, il y eut la naissance de mon neveu Ludovic dont je fus le parrain.

Mais le 9 février 1985, quelque chose vint me perturber : mon neveu était tombé dans la Seine au cours de violentes inondations. Il m'avait dit le matin : « Allez, allons faire une partie de pêche au bord du fleuve ! » Après avoir longuement réfléchi, j'avais dit oui. Je savais que c'était dangereux. Mais Ludovic était débrouillard. Nous partîmes à la pêche. Je commençai à pêcher et j'avais oublié quelque chose dans la voiture. Pendant ce temps, mon neveu Ludovic était tout seul et, avec son hameçon, il accrocha un rocher et il se précipita pour aller le décrocher. Je revins de la voiture et je le vis, je lui dis de descendre rapidement. Au moment où il repartit, il glissa et tomba à l'eau et un énorme tourbillon l'emporta. Vite, je réagis et je courus vers la route : pas de voiture. Au bout de 2 minutes interminables, une voiture arriva, je me mis au milieu de la route, je faillis me faire écraser. Je lui expliquai et vite il alla téléphoner aux pompiers. Trente minutes plus tard, les pompiers étaient là. Mon neveu qui avait percuté un rocher était accroché à une branche. Il semblait mort et, en plus, il avait avalé plusieurs litres d'eau boueuse. Les pompiers l'attrapèrent et

l'emmenèrent à l'hôpital. Il était dans le coma. Son père Robert arriva et me dit : "C'est de ta faute, tu n'aurais jamais dû l'emmener là-bas". Il était dans un état stationnaire. 10 jours après, alors que mon frère ne me parlait plus, il sortit du coma. Moi, j'étais profondément perturbé.

Depuis l'accident du 9 Février 1985 de mon neveu Ludovic, mon frère Robert n'était pas en forme du tout. Je décidai de m'en occuper et de le mettre pendant quelques temps à la charge de quelqu'un. J'en parlai à sa femme qui était d'accord. Elle me dit aussi que depuis quelque temps il avait des problèmes avec son travail. Il rentra chez lui, il en avait après tout le monde et surtout après moi en me disant que c'était ma faute si Ludovic avait failli mourir. Il était 20 heures. Nous allâmes manger et je commençai à lui parler pour qu'il fasse quelque chose, je lui dis : « Tiens, tu as bien maigri. Ta femme m'en a parlé, elle est inquiète à ton sujet. Nous avons décidé de te prendre en charge. ». Il me répondit : « Il est hors de question que tu me fasses enfermer dans un hôpital avec des fous. Je vais très bien. » Je lui répondis : « Non, tu ne vas pas très bien ! Ecoute, tu as dû perdre au moins 15 kilos. J'ai décidé que pendant quelque semaines tu partirais. » Il me répondit : « Je ne suis pas d'accord, si je pars loin de chez moi, je deviendrai fou et je ne supporte pas d'être enfermé.. Et que ferai je toute la journée ?

- Ne t'énerve pas ! un docteur te prendra en charge .Et puis, regarde- toi, je te le répète, tu es maigre, nerveux, fatigué. Si tu continues comme ça, un mauvais sort va te tomber dessus. On a déjà eu des problèmes de santé avec ton fils , alors ne fais pas pareil.» Il me répondit : « S'il te plaît, renonce à ce projet. »

Je m'étais trompé, c'est moi qu'il voulait enfermer, parce qu'il se rendait compte que je perdais la tête et que j'avais un diable en moi. Mon frère me dit : « Ecoute, si tu veux te débarrasser de ce diable, je te conseille d'accepter d'aller dans cet hôpital. » Le soir, alors que je rentrais chez moi, mon frère Robert en parla à sa femme pour me faire accueillir dans cet hôpital psychiatrique le plus tôt possible. Le lendemain, mon frère vint me voir chez moi en me disant: « Alors, tu as décidé d'aler dans cet hôpital ? » Je lui dis que je n'avais pas envie d'y aller même si c'était pour être tranquille et me débarrasser du monstre qui hantait ma tête depuis quelque temps.

Le lendemain, nous étions le 12 mai 1985. Il était environ 8 heures du matin .Je dormais encore ou j'étais en train de faire un cauchemar sur ce monstre, quand, d'un seul coup, quelqu'un me tapa sur l'épaule et me réveilla en sursaut. A côté de mon lit se tenaient deux hommes habillés en blanc avec des blouses marquées hôpital psychiatrique. Je me levai et je fis mes valises pour me faire interner .Avec la sirène de l'ambulance, je sentis bien que j'étais un fou dangereux et qu'il fallait laisser passer en priorité le véhicule.

Vers 9h 30, le 12 mai 1985, j'entrai dans ma chambre où j'étais tout seul. Deux jours passèrent : je ne me sentais pas bien, j'avais mal à la tête et au ventre et la nourriture n'était pas appétissante. Je sentais en moi le monstre toujours présent.

Docteur Brase
Clinique des lilas
30 avenue du stade
73310 Annecy

Chirac Ludovic
49 chemin du Parc
75100 Paris

Annecy, le 21/05/02

Objet : Annonce de décès

Cher Monsieur

J'ai le regret de vous annoncer le décès de votre oncle, il décéda le 18/05/02 à l'hôpital psychiatrique d'Annecy. Votre oncle disait qu'il était hanté par un monstre la nuit. Tous ses amis d'enfance qui venaient le voir le prenaient pour un fou, en réalité il ne l'était pas. Durant ces trois jours derniers de sa vie, il avait un fort mal de tête avec de la température et par moments dans la nuit en dormant, il parlait comme s'il était en train de se battre. Le médecin qui se chargeait de lui m'avait demandé de le faire aller dans une autre chambre à part, tout seul, loin des autres qu'il pouvait contaminer. Il fut transféré dans cette chambre à part, nous étions le 16/05/02. Le soir du 17/05/02, il mangea normalement et dormit jusqu'au lendemain sans se réveiller. Le lendemain tout bascula, il replongea et le 18/05/02 à 22 h 40 il mourut suite à un gros stress dû sans doute à son monstre et le cœur n'a pas tenu.

Durant son temps passé à l'hôpital, il écrivit un manuscrit sur sa vie, je vous le joins avec la lettre.

Veillez agréer, Monsieur, mes sentiments les plus distingués.

Docteur Brase

Dossier TARTEMPION Sylvain

traité par Céline C

Je m'appelle Sylvain Tartempion, je suis né le 3 mars 1946. J'ai eu un petit frère, Cédric, né le 14 novembre 1948. A l'âge de 3 ans, je rentrai dans une école maternelle qui me paraissait si grande que j'avais peur de m'y perdre. Heureusement pour ma mère qui ne supportait plus quand je chahutais avec mon frère. C'est alors que je tombai amoureux d'une jeune fille, Marjorie. L'école marchait bien. Donc deux ans plus tard, je partis à l'école primaire. Je me fis pleins de copains, copines et j'avais une maîtresse plutôt sympathique. Cinq ans après, je franchissais les portes d'un collège. En septembre 1960, je partis au lycée. A 17 ans et 4 mois, je passai mon bac que j'ai obtenu sans difficultés. Mes parents étaient tellement fiers qu'ils me récompensèrent en m'achetant un ordinateur portable, j'étais content car j'en étais passionné. La rentrée suivante, je fus admis dans une grande école, cela me changeait beaucoup car je ne rentrais chez mes parents plus que le week-end. Mon internat était vraiment formidable, mais je ne pouvais pas me passer d'une photo de ma famille sur ma table de nuit, ses murs étaient peints en vert, mon lit se trouvait en rentrant à gauche et à droite il y avait mon armoire. J'eus alors une petite amie pendant trois semaines. En 1969, je reçus mon diplôme d'ingénieur. A 23 ans et durant un an, je partis faire mon service militaire. En janvier 1971, je trouvai mon premier emploi comme ingénieur informaticien. C'est à l'âge de 30 ans que mon frère Cédric se maria avec une charmante jeune fille se prénommant Anne-Claire, une jeune fille très polie et très sympathique, brune, aux yeux verts et que ma mère estimait beaucoup. Le 22 janvier 1980, ce fut la naissance de mon neveu Frédéric. Un beau petit garçon mesurant 52 ,5 cm et qui pesait 4.080 kg, il était brun et avec de magnifiques yeux bleus comme tous les bébés en général. Je trouvai qu'il ressemblait très fortement à sa maman.

Le 9 février 1985, mon frère eut un grave accident de moto. Alors, il rentra à l'hôpital dans un état critique et lamentable. Il était dans le coma. Son cas ne s'améliorait pas bien vite et moi, j'étais très malheureux. Il fallait donc que je m'occupe d'Anne-Claire, son épouse, et de Frédéric, leur petit garçon qui avait maintenant cinq ans. Mais ce n'était pas facile pour moi car je travaillais la journée, et puis comme cela me donnait du soucis, eh bien je dormais peu. Donc la fatigue s'accumulait. Pendant quelques jours, ce fut un vrai calvaire dans la famille. Mon frère, Cédric, commençait à se remettre de l'accident petit à petit malgré son manque de volonté car lui, croyait qu'il ne pourrait pas se rétablir, à moins d'un miracle. Il fut pratiquement remis sur pied cinq jours après.

C'est alors qu'il rentra chez lui un jour où il pleuvait. Il n'était plus comme avant, il était secret, renfermé et discret. Et puis, il se passait des choses étranges. Les verres se brisaient sans même les toucher. La porte s'ouvrait seule. Le téléphone sonnait et il n'y avait personne au bout du fil. Les portes claquaient. Il entendait des voix et voyait des gens. Il disait que c'étaient des anges qui lui parlaient, comme s'il vivait dans un autre monde. J'étais surpris, étonné, stupéfait et frappé de stupeur. J'avais peur, j'étais angoissé.

Mon frère, Cédric, était sorti de l'hôpital, le 15 avril 1985. Son épouse, Anne-

Claire, ne se sentait pas prête à s'occuper de Cédric et de leur jeune fils, Frédéric. Je pris alors l'initiative de m'occuper moi-même de mon frère. Je me mis à l'assurance, car mon frère avait besoin qu'on l'assiste en permanence. Pendant une semaine, il resta couché sans parler. Il poussait juste des petits cris. Je contactai alors un médecin qui vint aussi vite qu'il le put. C'était un médecin très sympathique. Je lui racontai les symptômes de mon frère. Il ne me parlait pas. Il poussait des cris comme s'il y avait une personne présente dans sa chambre. Quand je lui apportais à manger, il mangeait, mais difficilement. Le médecin lui prescrivit alors un traitement. Quelques jours après, il me reparla. Nous eûmes une grande conversation :

« Cédric, qu'est-ce qui se passe ?

- Des gens me parlent, je vois des personnes.
- Pourquoi dans cette dernière semaine tu ne parlais plus ?
- J'étais terrifié, je m'imaginai qu'on voulait me tuer.
- Je crois que je vais te mettre dans une maison où il y aura des personnes un peu comme toi car je ne pourrai pas m'occuper de toi le restant de nos jours, et ton épouse, Anne-Claire, non plus.
- C'est ça, dites que je suis fou et que je ne sers plus à rien. Vous voulez vous débarrasser de moi, me mettre dans un hôpital psychiatrique. Je trouve cela lamentable, même ma propre épouse ne veut plus de moi. Comment ferai -je pour vivre sans famille ? Et puis je me sentirai encore plus fou, » déclara-t-il.

Après cette longue conversation, l'ambiance redevint sereine. C'est alors que je pris fortement mal à la tête et que je m'évanouis.

Nous prîmes, Cédric et moi, rendez-vous chez un psychiatre. Il nous prit l'un après l'autre pour voir lequel était le plus fou des deux. Après de grand moment de réflexion, le psychiatre, décida de contacter notre médecin généraliste. Quelques jours après, ce dernier nous convoqua à son cabinet. C'est à ce moment-là, que je vis la réalité en face. C'était moi qu'il fallait interner et pas mon frère car, lui, était tout à fait normal. Plus le temps passait plus, je devenais fou. Mon frère devait s'occuper de moi et il ne devait plus me laisser seul. Seul, dans une pièce, je cassais tout. Je racontais des histoires totalement absurdes. Un beau jour ensoleillé, mon frère en eut assez, donc il m'inscrivit dans une clinique psychiatrique. Le 12 mai 1985, il fit mes valises et m'emmena dans une soi-disant maison de repos. Mais quand je fus entré dans ce bâtiment blanc, je compris tout de suite où j'étais. Le directeur nous fit visiter la clinique et me mit dans ma chambre. Une chambre qui était plutôt sombre. De la fenêtre, on avait une vue sur un magnifique parc. J'étais seul dans cette chambre.

Quand mon frère prit la décision de partir de la clinique, je lui fis faire la promesse de venir me voir de temps en temps. Il me répondit que j'avais le droit à 2 ou 3 visites par semaine et que ces visites devaient-être des personnes de ma famille. Comme promis, mon frère vient me voir tous les deux jours. Les infirmières me font des soins régulièrement. Les matinées sont consacrées aux soins et à la toilette.

Clinique psychiatrique
Les Lilas
73000 Aix-les-Bains

Mr Tartempion Frédéric
403 Rue des Jardins
69100 Villeurbanne

Le 25 Mars 2002 à Aix-les-Bains.

Ob jet : Décès.

Monsieur,

Par ce présent courrier, je viens vous faire part du décès volontaire de votre oncle, M. Tartempion Sylvain, survenu à l'âge de 56 ans. Après 17 ans de présence dans notre clinique psychiatrique, il a craqué. Il a désiré se suicider car depuis quelque temps, il était épuisé. Donc durant une semaine, il a refusé de manger, il s'est laissé mourir. Pour lui, vous étiez la seule personne de sa famille sur qui il comptait encore. Durant son séjour, il a écrit un manuscrit qu'il veut que vous conserviez. Je vous joindrai le petit mot qui va servir de testament. Je vous présente mes plus sincères condoléances.

En vous souhaitant bonne réception, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes plus sincères salutations distinguées.

Docteur André Alain,
responsable du service psychiatrique.